

quel sont écrits ses mots : Dieu, la France et la Liberté ! (Applaudissements. Vive le Roi !)

Encore un peu de patience et de courage, mes chers amis : la République s'en va ! (Bravos ! oui ! oui ! Vive le Roi !) Il se répand en l'air comme une odeur de cadavre, (Rires et applaudissements) et des signes bien connus dans l'histoire prouvent que l'heure approche, où le suicide républicain sera accompli ! (Sensation. Applaudissements). Bientôt, Messieurs, bientôt le Roi de France reviendra, aux acclamations de tous, avec le cortège de tout ce que la patrie compte encore d'honnête, entouré de conseillers intègres, ralliant tous les partis, rassurant à la fois les intérêts et les consciences, et regagnant vite, comme Henri IV, le temps perdu par deux générations ! (Applaudissement et bravos).

A la France, Messieurs ! A la France et au Roi ! (Salves d'applaudissement.—Bravos). Vive le Roi ! Vive la France !

Les bravos redoublent en l'honneur de la France, du Roi et de l'orateur.

Tout à coup le général de Charette remplace l'éloquent professeur de la Faculté d'Angers ; alors l'enthousiasme ne connaît plus de bornes, ce sont des bravos, des acclamations sans fin ; les mouchoirs s'agitent, les chapeaux sont lancés en l'air. Vive le Roi ! Vive Charette ! Vive les Zouaves ! Vive le Général ! L'enthousiasme est indescriptible.

“ M. de Charette n'est point un orateur correct, châtié comme son prédécesseur, mais qu'a-t-il besoin des procédés ordinaires de l'éloquence ? que ferait-il d'un exorde insinuant ? Il paraît, c'est assez. Sa mâle figure, son air militaire, son œil si clair, sa voix perçante qui vibre comme la fanfare d'un clairon, la gloire de son nom, les souvenirs héroïques qu'il évoque, la mémoire de ses propres exploits, ce qu'il a fait, ce qu'il fera au moment décisif, voilà le meilleur des exordes. Il se lève, un acclame. Sa parole brusque, saccadée, sa diction énergique, décousue, familière ; son geste ample et sans apprêt, constituent une sorte d'éloquence *sui generis*, merveilleusement adapté au vaillant homme de guerre. Ce n'est point un académicien qui prononce une harangue dans une assemblée délibérante ; et si quelqu'un s'avisait de dire : M. de Charette n'est pas un orateur, il mériterait pour toute réponse ce haussement d'épaules : mon ami, tu n'es qu'un sot ! Charette n'est point un rhéteur, c'est un général qui harangue ses troupes, la veille de l'action, ou mieux encore c'est le colonel qui cause avec son régiment, qui enlève ses hommes au moment de l'assaut.

Il les enlève, et merveilleusement ! N'est-ce pas le triomphe de l'éloquence ? demandera-on autre chose à l'orateur le plus puissant ? On comprend qu'une pareille éloquence ne puisse se reproduire sur le papier : supprimez l'homme et vous supprimez l'effet. La pensée reste cependant, ferme, droite, loyale, mais l'épée est au fourreau et vous ne voyez plus le brillant de l'acier ni le tranchant du glaive.

“ Nous ne pouvons reproduire ni l'accent, ni le geste, ni même les mots exacts de cette allocution empoignante ; les auditeurs d'hier soir nous pardonneront notre insuffisance ; mais si nous ne disions rien, ceux qui n'assistaient pas au banquet ne nous pardonneraient pas notre silence. Entre deux maux nous choisissons le moindre. Voici donc à peu près les paroles de M. de Charette :

#### DISCOURS DU GÉNÉRAL DE CHARETTE :

Quel bonheur, mes amis, de vous revoir après un aussi lointain voyage, et de crier avec vous : Vive le Roi !

—Cris frénétiques ! vive le Roi ! Vive Charette !

“ Ce cri sera bientôt celui de la France entière : Vive le Roi !

J'avais beaucoup hésité à faire le voyage du Canada, vu l'état de décomposition où se trouvait le pays, et dans quel état pire encore où je le retrouve !

On ne remonte pas le courant révolutionnaire qui nous conduit à l'abîme.—Il n'y a qu'une solution,—le Roi. (Cris nombreux : vive le Roi !)

Lui seul peut nous amener au port. Toutes les autres combinaisons ne feront que retarder la chute ou la précipiter.

Nous avons pour nous, la prière, les combats—et, pourquoi ne pas le dire,—au milieu du danger, nous catholiques, légitimistes, nous serons au premier rang. (Oui ! oui ! bravo ! vive Charette !)

Quel merveilleux pays je viens de quitter ! C'est la vieille France ayant conservé la légende catholique et monarchique dans toute sa pureté, car le souffle de la Révolution ne l'a pas même effleurée. C'est un grand peuple. De 60,000 qu'ils étaient le jour de la conquête, les Canadiens sont aujourd'hui un million cinq cent mille.

Doués d'une force d'expansion extraordinaire, partout où ils vont, nos frères du Canada plantent le drapeau de la Croix, à l'ombre duquel ils font respecter le nom canadien-français.

Ils ont conservé nos mœurs, nos coutumes, notre langue et jusqu'à notre patois de la Loire-Inférieure. “ Général, me dit un jour un Canadien, prenez garde à votre habit, il mouille un petit brin.” (Rires.) J'étais si content que je l'ai embrassé.

Ah ! que je suis heureux et fier d'être l'humble intermédiaire entre les Canadiens et vous ; il me semble, en me retrouvant ici, n'avoir pas quitté le Canada. C'est le plus beau compliment que je puisse vous faire.

Permettez-moi de vous lire un toast qui vous exprimera les sentiments de ce peuple admirable. N'oubliez pas qu'il a été porté par un journaliste républicain. (Le Général lit une partie du toast porté par M. David et que nous publions dans une autre colonne.

“ Le général lit comme il parle, sa lecture est fréquemment interrompue par les bravos enthousiastes, l'assemblée salue à travers l'immensité de l'Océan les Français du Canada, toujours fidèles à Dieu, toujours fidèles à la France. Voltaire se consolait de la perte du Canada par une raillerie qui révélait son ignorance et son absence de cœur ; mais la France catholique répudie les égoïstes railleries de Voltaire et au cri d'amour qui retentit par delà l'Océan, elle répond de toute son âme : Vive le Canada ! Vive la Nouvelle France !

“ Une partie des acclamations qui retentissaient hier si nombreuses et si vibrantes s'adressaient à ces braves Canadiens, qui ont rattaché au pied du trône de saint Pierre des liens qu'ils n'avaient jamais consenti à briser. La mère-patrie avait eu la coupable faiblesse de les laisser rompre en des jours de malheur ; elle saura les renouer aux jours prochains de la prospérité.”